

## Le tressage de la paille

Petite industrie qu'avait remarquée S. Berdez lors de son enquête agricole et manufacturière de 1835 :

*Le tressage des pailles avait aussi été tenté à La Vallée, mais soit la difficulté de se procurer des pailles convenables, soit peut-être qu'on trouve plus d'avantages à s'exercer à d'autres genres d'industries, cette partie ne s'est pas soutenue<sup>1</sup>.*

Cette profession avait aussi retenu le professeur Piguet :

Tressage de la paille et chapellerie

Ces deux activités n'ont pas laissé de traces dans les documents consultés avant 1819. A cette date, le petit Abel Capt, fils de l'ex-curial, ayant mal fait ses affaires, s'en vint in-extremis chercher refuge à l'asile-hôpital de l'orient qui venait d'ouvrir ses portes.

Nous ignorons combien de temps le petit Capt avec exercé sa profession Derrière-la-Côte et s'il eut des devanciers. Il paraît probable que les gens de la région lui apportaient des tresses en paille du pays, confectionnées à domicile. La présence dans une maison particulière d'un lissoir à paille vient étayer cette probabilité. Ce curieux appareil, actuellement au musée du Collège<sup>2</sup>, comprend trois cylindres de bois diversement espacés et pivotant sur deux montants verticaux, aussi en bois de hêtre. Une manivelle permet de mouvoir le cylindre du milieu. Le musée Jenisch à Vevey possède un lissoir à paille tout semblable.

Parmi les industries implantées à l'asile-hôpital tôt après sa fondation, figure le tressage de la paille et la chapellerie.

Les comptes des pauvres vont nous fournir maints renseignements sur ces métiers défunts.

Une maîtresse-tresseuse, dame Henriette Aubert, enseigna son art à de pauvres filles assistées pendant 32 jours (salaire 5.- plus nourriture).

La demoiselle du syndic Daniel Golay se charge de façonner 14 chapeaux cousus au fil de rite. Un pensionnaire, Benoît, probablement chapelier de son métier, fabrique à lui seul 70 chapeaux. On lui alloue 7.- à titre d'encouragement<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> S. Berdez, Notice sur l'industrie agricole et manufacturière de la Vallée du Lac-de-Joux, Lausanne, 1835, Le Pèlerin 1993, p. 322.

<sup>2</sup> Lors de notre inventaire des objets du Musée du Collège de fin 2018, nous n'avons pas rencontré ce type d'appareil. Il nous a aussi fallu constater qu'au cours de son histoire, le dit musée a perdu passablement de pièces, ceci du à l'incurie des responsables.

<sup>3</sup> Il eut été intéressant de découvrir la forme de ces chapeaux de paille début du XIXe siècle. La probabilité qu'il puisse en rester est infime voire nulle.

Le syndic et le receveur surveillent la manœuvre. Ce dernier acquiert, sans doute pour le compte de l'Etat, les tresses supplémentaires. C'est aussi lui qui fournit la paille brute convenable.

Trois outils à fendre la paille reviennent à la bagatelle de 1 fl. 3 batz. Les 56 chapeaux fabriqués dans l'établissement trouvent acquéreurs à moins de 1.- pièce. Ceux de 1823, 54 chapeaux, vendus à la foire du Sentier, rapportent 47.-

Mais dès l'année suivante, le tressage perd en importance. On ne fait plus de chapeaux que sur commande. En 1824, si le tressage se poursuit, il n'est plus question de chapeaux. A son tour le tressage prend fin en 1825.

La double expérience avait déçu les espoirs.

Tresses de paille et chapeaux indigènes ont dit leur dernier mot. Les foires et les marchands de chapeaux établis au pays fournissent le nécessaire.

Notes :

Au début du siècle dernier, des chapeliers du dehors obtinrent l'autorisation de s'établir au Chenit. Ce furent un Grillonne de Grenoble, ex-ouvrier de Louis Demiéville à Lausanne. Municipalité 1814. Chapelier lyonnais établi peu après au Chenit. Un Perrochet d'Auvernier en la Principauté de Neuchâtel. Municipalité 1813.

Auguste Piguet revint une fois encore sur le sujet :

*Tressage de la paille.* — La découverte d'un *lissoir à paille* dans un galetas incite à avancer que certaines familles se livraient à la confection de *tresses de paille* destinées à être vendues aux chapeliers. Cet appareil comprend trois cylindres de bois diversement espacés, pivotant sur deux montants verticaux. Une manivelle de hêtre (comme l'appareil tout entier) permet de mouvoir le cylindre du milieu.

Le plan de maison de travail du pasteur Réal prévoyait entre autres l'enseignement de la *chapellerie*.

Nous savons aussi que la famille du *curial Capt* se livrait à la chapellerie. Cette industrie, bien que documentairement signalée en 1819 seulement, doit remonter au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le livre de raison Golay ne mentionne-t-il pas de 1750 à 1756 un Daniel Piguet, *chapelier*.

Auguste Piguet, Le Chenit III, 1971.



Lissoir à paille acheté le 29 octobre 2019 chez François Reymondin à L'Isle, au Violon d'Ingres. Une partie a été refaite, il y a trace de vernis, mais l'ensemble néanmoins reste parfaitement fonctionnel.

## **On pouvait lire sur cette petite industrie en 1829 :**

Où l'on parle du canton de Fribourg...

*Il faut dire cependant que ce canton se distingue par les encouragements qu'il accorde à l'art d'élever les chevaux, de fabriquer le fromage renommé de Gruyères et de tresser la paille pour en faire des nattes ou des chapeaux recherchés dans toute la Suisse. Comme M. Bonafous avait déjà fait paraître à part la notice qui concerne la fabrication des fromages (Voy. Bulletin, T. XI, p. 54), nous nous contentons de transcrire les détails qu'il donne sur la confection des tresses de paille, et c'est par là que nous terminons l'analyse déjà trop étendue de son intéressant ouvrage.*

*La première opération consiste, lorsque la température est très sèche, à couper l'épi du froment dont la tige est parfaitement nette et d'un calibre convenable ; peu de jours après, on fauche le chaume à sa base et on l'étend au soleil. On coupe près des articulations les deux entre-nœuds supérieurs ; on divise ces brins de paille dans le sens de leur longueur avec un poinçon d'acier recourbé et garni, à 7 à 8 lignes de la pointe, de cinq ou six lames verticales, disposées en rayons. Lorsqu'à l'aide de cet instrument on a réduit une certaine quantité de brins de paille en petites lanières parfaitement uniformes, on les fait passer entre deux cylindres de bois, qui s'écartent ou se rapprochent plus ou moins au moyen d'une vis de pression. Après avoir aplati la paille avec le lissoir (c'est le nom que porte cette machine), l'ouvrière prend ces petits rubans, toujours en nombre impair de sept à vingt et un et jusqu'à vingt-neuf ; elle les trempe légèrement dans un vase rempli d'eau, les raccorde avec le plus grand soin, et les entrelace en faisant paraître en dehors la surface intérieure du chaume toujours plus blanche que l'extérieure. Ces nattes ou tresses, dont on varie les dessins en combinant les brins de diverses manières, sont mesurées sur une planchette de la longueur d'une demi-aune (mesure du pays). On en forme des liasses de 12 tours qu'on livre ainsi aux fabricants de chapeaux. Ceux-ci retranchent la partie des brins de paille qui débordent, passent ces tresses au lissoir, et les font assembler de manière à ne pas laisser paraître les points de couture qui les unissent. L'ouvrière la plus habile ne peut en faire qu'une liasse à la journée ; ce travail sédentaire est pénible pour les jeunes filles qu'i s'y consacrent, outre l'inconvénient, qu'elles ne peuvent éviter d'avoir toujours les doigts humides pour que la paille ait toute la souplesse et toute la flexibilité nécessaires.*

*Ordinairement le blé de mars est le seul qu'on emploie à cette fabrication ; on choisit celui qui croît dans des terres sèches et arides. Il ne paraît pas d'ailleurs que l'on ensemence du blé dans le seul but d'en récolter les chaumes, comme cela se pratique en Toscane, où on le coupe avant la maturité. J. J. <sup>4</sup>*

---

<sup>4</sup> Bulletin des sciences agricoles et économiques, tome XX, A Paris, 1829, pp. 305-306.

Voir aussi le film sur internet : Le tressage de la paille dans la vallée du Geer.

Et à nouveau pour ce bel objet qu'est le lissoir à paille, nous avons retrouvé une fiche dans les Objets insolites du musée de l'Arboretum du vallon de l'Aubonne, série publiée par Jean-François Robert. On ne saurait mieux décrire le lissoir à paille que lui :



16

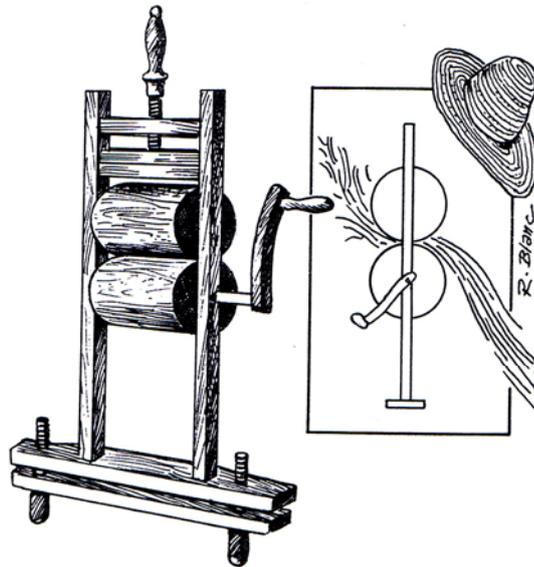
#### LISSOIR A PAILLE

Etrange calandre en bois, étroite et haute, dont on pouvait serrer plus ou moins les rouleaux grâce à la vis verticale. L'appareil se fixait par la pince à vis inférieure en travers d'un banc sans dossier tel qu'on en voyait autrefois devant toutes les fermes, banc rustique fait d'une planche ou d'un coenneau, avec quatre pieds divergents mortaisés dans le plateau.

Notre lissoir est originaire du Pays-d'Enhaut où le travail de la paille ne fut introduit que tardivement, selon l'étude qu'a consacré Constant Delachaux à cet artisanat local. La Gruyère fribourgeoise pratiquait depuis longtemps le tressage de la paille. Mais sous le régime bernois, le souverain interdisait sévèrement toutes relations avec les pays catholiques, de sorte qu'il fallut attendre la Révolution de 1798 et l'émancipation du canton de Vaud pour que la perfusion soit possible !

Les fétus de paille, dûment choisis et sectionnés aux noeuds, étaient partagés en lamelles grâce à de petits fendoirs aux couteaux en étoile (à 4,5 ou 6 branches). Les lamelles légèrement cintrées étaient ensuite classées selon leurs dimensions, puis aplaties par un passage dans la calandre du lissoir.

Les femmes tressaient ces éléments en rubans qui servaient ensuite à confectionner paniers, bérêts d'armailis ou canotiers. La consommation de rubans était énorme, mais les prix dérisoires : 40 cts le mètre courant, alors qu'il fallait 3 heures à une habille tisseuse pour réaliser ce gain menu qui fut par la suite compromis par l'importation de rubans fabriqués au Japon (déjà !). Et le métier s'éteignit de sa belle mort au début de ce siècle.



J.-F. R.

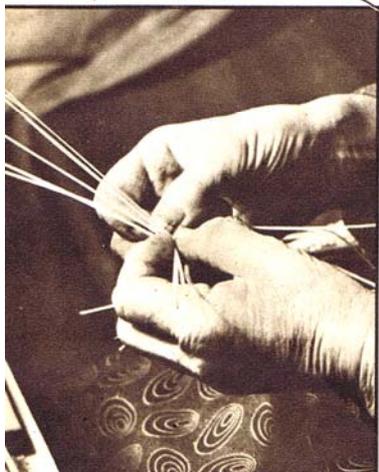
**La Patrie suisse du 17 janvier 1942 raconte :**



« Aux chaudes journées printanières, les tresseuses travaillent au seuil de leur maison.

Le geste de la tresseuse. — Entre ses doigts habiles, plus de 15 bûches à la fois se mêlent et s'enlacent.

La chambre de famille où travaillent d'habitude les tresseuses.



Les lers à fendre. — Nous regardons avec curiosité ces instruments ingénieux.

## EN GRUYÈRE : UN MÉTIER QUI DISPARAIT

Un après-midi de décembre... Le froid est viv ; une brume légère a voilé les monts et descend maintenant vers la plaine. Le village de Sorens, paisiblement échelonné sur les flancs enneigés du Gibloux, est cependant baigné de tiédeur. Nous le découvrons, au sortir de la brume, alors qu'un faible soleil s'efforce de briller à travers un opaque rideau de nuages. C'est vers ce village que nous sommes allés, curieux, chercheurs d'images et de récits, certains que nous étions de trouver, dans les rustiques maisons grüériennes, les tableaux d'une vie laborieuse et fidèle aux plus vieilles traditions. Et nous avons frappé à la porte de l'une de ces maisons. Devant elle, le bois, soigneusement coupé, s'élève en tas symétriques jusqu'au faite du toit, se confondant presque avec la façade, de bois elle aussi, brunie par le soleil et lavée par les bourrasques. Sans doute, aux chaudes journées printanières, les tresseuses viennent-elles, sur le vieux banc adossé à la façade de la maison, dérouler entre leurs doigts le ruban d'or de paille tressée. Pour l'instant, elles nous accueillent avec un franc sourire et la main tendue. Nous n'avions pas eu de peine à les trouver, car ces tresseuses sont les seules du village, le métier étant, hélas ! sur le point de disparaître.

### **Autrefois**

Cependant, le tressage de la paille a eu son ère de prospérité en Gruyère. Son origine, selon certains manuscrits, remonterait au XVIII<sup>m</sup> siècle. A cette époque, on tressait la paille un peu partout dans le canton de Fribourg. Dans le district de la Singine, notamment, certaines spécialités étaient déjà confectionnées en paille. On prétend que ce fut M<sup>m</sup>e Anna Raemy, de Planfayon, qui fabriqua le premier panier tressé, tandis que Joseph Perroulaz commençait l'exploitation et le négoce des tissus de paille.

Cette industrie, très régionale, se développa à tel point qu'en 1805 le Petit Conseil prenait des mesures, paraît-il, concernant l'aunage des tresses de paille « afin d'empêcher le préjudice qui pourrait résulter de l'irrégularité et du défaut d'uniformité des ouvrages de paille ».

L'industrie des tissus de paille atteignit son apogée en 1859-60. La plus grande partie de la production était emportée à destination de l'Amérique, et la vente des tresses était, pour la Gruyère, une source de revenus des plus appréciables. Elle rapportait annuellement aux tresseuses une somme d'environ 300.000 francs. Mais les temps ont changé... Depuis une vingtaine d'années, cette industrie a périclité, et seuls de rares villages grüériens ont encore des tresseuses ; Sorens, La Roche, Avry et quelques autres .

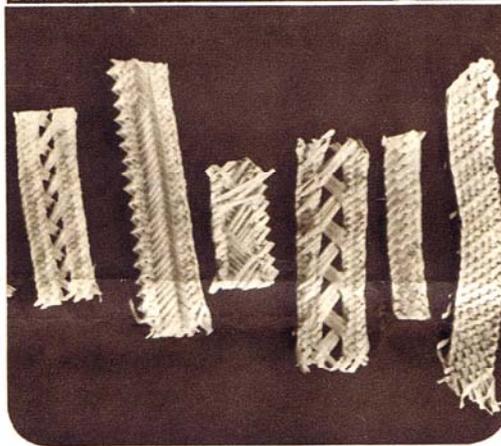


Le fendage des bûches rondes. — Le fer est introduit à l'extrémité de la bûche qui s'ouvre et se partage en plusieurs brindilles.

Dans un coin, sur un fourneau de molasse, le père épluche la paille en la coupant « à l'épingle ».



Le cylindrage — Pour donner aux bûches toute la souplesse désirable, on les passe à plusieurs reprises dans ce cylindre de bois.



A Quelques modèles de tresses.

### Aujourd'hui

Nous avons donc pénétré dans la chambre de famille où travaillent les tresseuses. C'est une chambre typiquement grüerienne, entièrement boisée, dont le plafond est traversé par une puissante et large poutre. Sur la commode, une statue de la Vierge préside aux travaux, entourée de grands bouquets de roses en papier. Dans un coin, sur un fourneau de molasse, le père épluche la paille.

Le tressage de la paille n'est pas une opération aussi simple qu'on pourrait se l'imaginer. Toutes les pailles de froment ne conviennent pas à ce genre de tissage. Il faut donc, au printemps, semer le « froment rouge ». Puis, avant qu'il ne soit mûr, vers la mi-août, on le coupera à la faucille, par petites gerbes, afin de ne point détériorer les tiges. Cette paille est tout d'abord séchée et triée. Toutes les tiges tachées ou trop mûres sont mises de côté, car la bûche doit être propre et blanche.

Les gerbes, une fois triées, sont épluchées. On les coupe « à l'épingle », c'est-à-dire à l'anneau qui se forme à la naissance des feuilles. On obtient ainsi des bûches de 40 cm. de long environ. Ces bûches épluchées sont placées dans un bain de soufre pendant deux jours. Là, elles deviendront blanches et lisses, brillantes et dépouillées de tout défaut. Elles sont ensuite étendues au soleil et séchées à nouveau. Alors seulement elles sont prêtes à la manutention.

Nous regardons travailler les tresseuses. Elles sont as-

sises devant la table, sur un large banc de chêne. Devant elles, elles ont disposé les planchettes humides où s'étalent quelques bûches fendues.

Les brindilles de paille sont trempées dans une cuvette d'eau pour les rendre plus maléables.

Mais voici que l'une d'elles a saisi une gerbe de bûches rondes. A l'aide du « fer à fendre », curieux instrument en os, elle fend les bûches les unes après les autres. Celles-ci s'ouvrent et forment un éventail de brindilles de trois, quatre à neuf branches. Le fer à fendre fut inventé par un ingénieux horloger de Planfayon, nommé Johann Jelk. Le fer a des formes diverses, taillé dans de l'os ou du laiton, et fend les bûches selon le modèle de tresses que l'on veut fabriquer.

Il y a en effet plusieurs sortes de tresses ; tresses bûches rondes, tresses doubles, tresses simples, tresses au Crucifix, tresses à trous-trous, etc... Pour la tresse au Crucifix, la tresseuse manie, entre ses doigts habiles, jusqu'à seize bûches à la fois.

Cependant, avant d'utiliser les bûches fendues, il faut encore les cylindrer. La tresseuse s'est assise sur un petit chevalet de





Un goûter bien mérité !

Sagement assise sur le canapé, Simone égalise au ciseau le ruban d'or de la tresse.

Le chapeau de paille des accortes grüériennes, qui complète si bien le « dzaquillon », sort des mains des tresseuses.

(Reportage photographique S. Glasson)

bois au bout duquel se trouve les cylindres. Elle prend une poignée de bûches qu'elle introduit entre les rouleaux. Et l'opération est répétée dix, vingt et jusqu'à trente fois, afin que les bûches aient la souplesse voulue et soient prêtes pour le tressage.

Et voici que les tresseuses se remettent à l'ouvrage. Entre leurs doigts, avec dextérité, elles plient et croisent les bûches et sur leurs genoux se déroule le long ruban d'or de la paille tressée. En les regardant, une très vieille chanson nous revient sur les lèvres, chanson qui célèbre la poésie de ce métier familial :

*Je suis la tresseuse,  
Contente et riieuse.  
L'ouvrage qu'on voit  
Coule sous mes doigts  
Qui mêlent et démêlent  
Ces fils vaporeux.  
La trame étincelle ;  
De ma main ruisselle  
Un tissu neigeux.*

Chaque tresse a une longueur de 24 mètres et représente environ trois journées de travail. Toute

la famille est réunie, au long des jours et des interminables soirées d'hiver, et les plus petits savent se rendre utiles. Simone n'a que six ans, mais déjà ses petits doigts roses enlacent la paille, tandis que sa sœur, sagement assise sur le canapé, égalise le ruban de la tresse. En effet, une fois terminée, la tresse est ourlée, sur les deux bords, d'une infinité de paillettes que l'on coupe au ciseau afin d'égaliser le ruban.

Autrefois, le village de Sorens comptait plus de 400 tresseuses. Aussi est-ce avec mélancolie que nous apprenons, des deux tresseuses,



qu'elles sont les seules à faire survivre une industrie qui apporta, dans le pays, les bienfaits du travail et du gain à domicile. Le rapport du tressage de la paille est demeuré malheureusement plus que modeste et c'est peut-être la raison pour laquelle la jeunesse a abandonné ce métier pour se livrer à des travaux plus rémunérateurs.

Les pailles tressées sont actuellement livrées à l'intérieur du pays, à Bâle, Lugano, Fribourg et Bulle. On s'en sert pour la fabrication des chapeaux de paille, aux larges ailes, qui agrémentent si bien le costume féminin grüérien, pour la confection des capettes d'armailis. Parfois, on la teint de multiples couleurs et on en fabrique des paniers à provisions, de menus objets, des emballages, etc...

Mais, quatre heures ont sonné au vieux cadran de la pendule. Le grand-papa et ses deux petites-filles, tresseuses en herbe, assises sur le fourneau de molasse, partagent un goûter bien mérité.

Ainsi s'écoule, paisible et laborieuse, la vie honnête et méconnue des tresseuses de paille grüériennes.

Albert Schmidt.

